

Matin
18 Février 1938

A Constantine, les massacres de juifs par des Arabes ont ravivé la haine centenaire qui met aux prises deux races

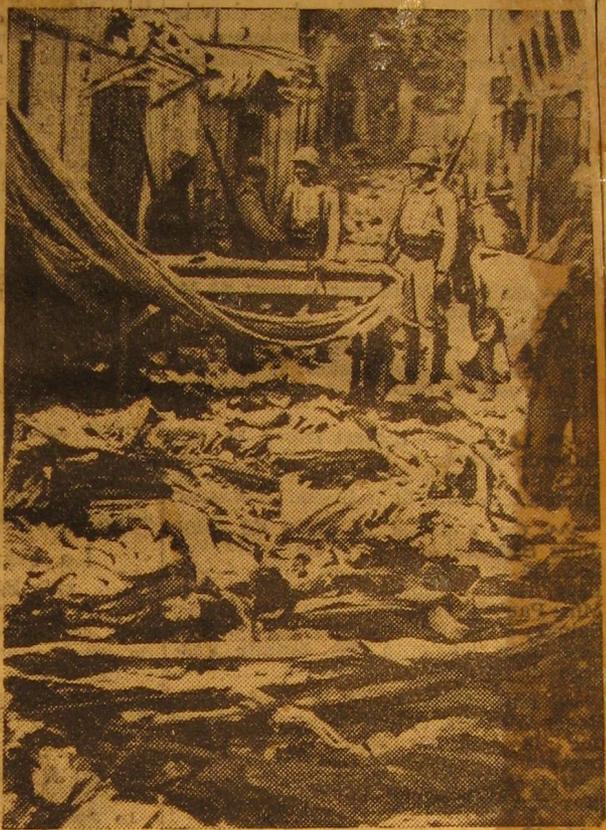
Le mouvement antisémite est un des facteurs du malaise algérien

[DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL]

ALGER, 27 février. — Par télégramme. — Six grands mois ont passé sur la hideuse tuerie de Constantine. Meurtre, pillage parmi le sang qui coulait. On avait vu combien de ces fanatiques qui paraissent en transe traîner au milieu de la rue les pièces de soie, les flacons de parfum et déchirer, dans une fureur sacrée, jusqu'aux lasses de billets de banque. De ce drame, la ville est restée des jours comme hébétée. Et puis cette haine farouche qui met aux prises deux confessions, deux races, a pris un autre caractère qui ne devait guère être moins sensible, d'ailleurs, à ce peuple juif de marchands : le boycottage. Après avoir eu à trembler pour sa vie, l'Israélite a eu à trembler pour son négoce. Les délégations suppliantes se sont succédé à Alger pour obtenir la fin de cette forme nouvelle de massacre et l'administration s'est efforcée de pourchasser ces matraqueurs musulmans qui montaient une garde impitoyable aux portes des magasins juifs. Les affaires ont repris, mais les morts n'ont point été oubliés.

Leur pensée hante toujours un peuple épouvanté. Le drame du mois d'août, justement parce qu'il a été spontané et par suite imprévisible, peut être une fois de plus, pour cette raison, le drame de demain. Dans cette seule ville de Constantine, une névrose d'inquiétude s'est emparée de cette masse de vingt-cinq mille Israélites qui a encore aux oreilles les cris de : « Vive Hitler ! Mort aux juifs ! » et, aux yeux, l'atroce vision de ces gorges ouvertes, d'où coulait le sang d'innocentes victimes.

J'ai visité les lieux du massacre dont, tour à tour, par des musul-



Une vue de Constantine après les troubles sanglants du 5 août dernier ; des légionnaires devant les débris des magasins juifs pillés

mans et des Israélites, je me suis fait expliquer la genèse.

Rappelons les faits :

Le 3 août, vers le soir, à l'heure où les croyants se prosternent dans la prière, le zouave israélite Elhaou dont la demeure se trouve située en face de la mosquée, à peine séparée par une ruelle, injurie ceux qui prient et souille le lieu saint. Tumulte ! La bagarre durera toute la nuit qui dans ce quartier indigène où ils se coudoient met aux prises burnous et serouals. Le lendemain, un samedi, les notables et les élus des deux confessions se concertent pour mettre fin à ce désordre. Ben Djelloul et les siens peuvent garantir le retour de la tranquillité si les Israélites qui, en quelques heures, ont vidé les armureries consentent à se laisser désarmer par leurs chefs. Le dimanche, à 7 heures du matin, le bois de pins qui s'élève aux portes de la ville est plein d'une foule d'indigènes venus des douars les plus lointains de la région. Complot ? Mouvement concerté ?

Léo Gerville-Réache
(Voir la suite en sixième page, 3^e et 4^e colonnes.)

vive la haine centenaire et aux prises deux races

ment
ue
leurs
gérien
mort
rier.
omme.
mois
r la
e de
leur-
mi le
t. On
en de
s qui
nt en
r au
ue les
le, les
arfum
dans
acrée,
es de
anqué.
a ville
jours
ée. Et
ne fa-
et aux
onfes-
lont, a
barac-
devait
moins
eurs, à



Une vue de Constantine après les troubles sanglants
du 5 août dernier; des légionnaires devant les
débris des magasins juifs pillés

LES GRANDES ENQUETES DU « MATIN »

A CONSTANTINE

OU LES MASSACRES DE JUIFS PAR DES ARABES

ONT RAVIVÉ LA HAINE CENTENAIRE

QUI MET AUX PRISES DEUX RACES

SUITE DE LA DEPECHE DE 1^{re} PAGE
DE NOTRE ENVOYE SPECIAL
LEO GERVILLE-REACHE

La masse, où d'incessantes fausses nouvelles ont mis un frémissement, s'infiltrait dans la ville. « Ben Djelloul, affirme-t-on, vient d'être assassiné ! Les agents juifs tirent sur les Arabes ! » Et Ben Djelloul lui-même, criant et gesticulant, n'arrive pas à détruire la légende de sa mort. En face de ces rassemblements surexcités est-il exact que, d'un balcon, une jeune fille juive ait eu des gestes qui margauiant ? La victime en aura emporté le secret dans la tombe.

Maintenant, le fanatisme est réveillé. Le sang coule. Dans les bras, cassés à coups de gourdin de leurs parents, des enfants ont été égorgés. Aux vitrines enfoncées des magasins montent les premières flammes de l'incendie.

Un état d'âme dangereux

Par le rappel de ces faits, je ne poursuis que la recherche, pour vous, d'un état d'âme qui est un danger pour ce pays et, par conséquent, pour la France. Mes guides indigènes m'ont déclaré : « Ce fut une provocation juive ; ce furent des coups de feu tirés par des juifs derrière leurs volets clos qui déclenchèrent cette folie de meurtre ».

Mes historiographes israélites, au contraire, m'ont affirmé :

L'heure du pogrom, l'heure du pillage avait sonné. De cent kilomètres à la ronde, on était venu pour notre massacre et les tribunaux qui ont eu à connaître du drame ont tous proclamé que nous étions innocents des morts que nous pleurons.

Où est le vrai ? Qu'importe d'ailleurs ! Le drame n'est pas là. Le drame est tout dans une haine centenaire que des faits quotidiens attisent et exaspèrent. Je voudrais, avec une totale impartialité et le respect douloureux que l'on doit à ces morts, chercher sinon dans l'atavisme, mais dans les actes de la vie d'aujourd'hui les raisons de cet antisémitisme.

La haine du juif, enracinée depuis des siècles au cœur de l'Arabe, s'alimente de griefs précis. Le docteur Ben Djelloul a beau affirmer qu'il n'est point en Algérie d'antisémitisme et que lui-même fait partie des ligues de protection sémitique, cette haine persiste aussi bien chez les évolués que dans la masse. Jadis l'Arabe et le juif vivant toujours côte à côte, attachés au même chameau dont la propriété cependant ne tardait pas à passer de l'un à l'autre ; un règlement de comptes périodique s'opérant à la faveur d'un large massacre, permettait de rétablir les anciens propriétaires dans leurs biens ! Aujourd'hui, ce n'est plus possible. Aujourd'hui, même les choses sont renversées. L'Arabe se voit dédaigné par son ancien esclave. Il se souvient avec colère du temps où le juif devait se déchausser pour passer devant le tapis où, sur le pas de sa porte, fumait, en somnolant, l'Arabe. Celui que, pendant des siècles, il avait pu assez lâchement et très impunément écraser du poids de sa sanglante domination, soudain par effet du sénatus-consulte de 1863 est devenu son égal et, quelques années plus tard, par l'effet du décret Crémieux, son supérieur.

Car le juif devenait Français et entrait de plain-pied dans la citoyenneté française. A Constantine, les israélites constituent les deux cinquièmes du collège électoral et il est un fait de notoriété publique que son député maire, M. Morinaud lui-même, qui fut pourtant, jadis un des mousquetaires au côté de Max Régis, a bien dû entrer en coquetterie électorale avec ceux qu'il avait si rudement pourchassés. Sa mairie est peuplée de fonctionnaires juifs ; sa police compte au moins un tiers d'agents juifs ; dans les postes, dans l'administration, par ses influentes recommandations, ont été nommés en nombre considérable des juifs. Et il est arrivé ceci, au soir de l'émeute, c'est que les communications ont été rendues difficiles, le personnel israélite ayant dû se claquemurer et que la police a été

inférieure à sa tâche, la plus notable partie de cette police ayant été employée à garder les agents israélites enfermés chez eux à double tour.

Quant aux zouaves, dont un recrutement local emplit à Constantine les rangs d'israélites, leur emploi s'avérait, dans ces troubles, délicat face aux tirailleurs qui, eux, sont musulmans. Pourtant il faut le dire, peut-être arriverait-on à bout de cet antisémitisme des Arabes s'il n'était entretenu et excité par nombre d'Européens. Les indigènes ont eu bien vite le sentiment que leurs doléances étaient complaisamment écoutées par les roumis. Et malgré la tristesse que j'en éprouve pour mes compatriotes, il me faut reconnaître que les événements atroces du 5 août se sont déroulés au milieu, sinon de la complaisance, au moins de la neutralité de trop de Français. Comme certains me l'ont dit : « Le cœur n'y était pas ! »

L'antisémitisme des Français se fonde, lui, sur la réussite assez insolente de certains juifs. Il se fonde aussi sur ce fait que, dans les affaires de la cité, par leur nombre, leur discipline, leur esprit de classe, les israélites font naturellement la loi aux Français divisés, brouillés et qui se chamaillent.

On reproche à ce peuple d'être antimilitariste dans son essence et internationaliste dans ses desirs. On lui fait grief d'être, ici, un ardent propagandiste des idées de la « sociale Lucullus » et du communisme moscovitaire. On ne lui pardonne pas, enfin, l'usure dont souffre ce pays et là je dois dire que c'est avec un peu d'injustice. Que certains israélites pratiquent l'usure, c'est incontestable. Mais le caïd se fait usurier. Et tant d'autres encore ! Qui n'accuse-t-on pas ici de prêter trop souvent à la petite semaine ?

En tout cas, il est de toute équité de reconnaître que si, en Algérie, quelque chose de durable a été fait en dehors de l'administration en faveur du progrès social, en faveur du juif ou de l'indigène qui croupissait en son taudis, c'est bien quand même à des initiatives israélites qu'on le doit. Et je ne sais rien de plus noble, de plus humain, de plus capable de contraindre les révoltés à la reconnaissance que cet immense quartier clair, sain, de prix modique, qu'aux portes de Sétif son délégué financier, M. Charles Levy, a pu offrir à la misère prolifique de l'Arabe. Pour toutes ces choses, pour tout le labeur et l'intelligence que ce peuple israélite apporte à la chose commune, il aurait droit de vivre dans le calme et la sécurité.